
NOTICE

SUR LE

CERCLE DE DJELFA

Au moment où les découvertes faites récemment en France et en Italie viennent de donner une nouvelle impulsion aux recherches préhistoriques, nous croyons opportun d'attirer l'attention des hommes compétents sur le cercle de Djelfa et les richesses qu'il renferme au point de vue anthropologique.

Par suite de son éloignement d'Alger et du manque de voies de communications rapides, le territoire de ce cercle, qui fait partie de la subdivision de Médéa, est resté, jusqu'à ce jour, comme beaucoup d'autres régions algériennes, à peu près ignoré des touristes et des savants, et, cependant, c'est un de ceux où l'on pourrait faire, le plus aisément, des trouvailles intéressantes.

C'est par milliers que l'on y rencontre les tombeaux mégalithiques, seules traces du passage sur notre globe, de cette race d'hommes dont l'origine se perd dans la nuit des temps et dont il serait si intéressant, pour l'histoire de l'humanité, de connaître les différentes évolutions.

Les tumulis, immenses tombeaux d'une autre race demeurée également inconnue, à laquelle pourrait bien, peut-être, se rattacher la légende des géants de la fable, y sont très nombreux aussi, et, à côté des vestiges de l'occupation romaine, se rencontrent, à chaque pas, les ruines de forteresses et de ksours qu'occupaient les populations autochtones ou berbères qui ont successivement habité ce territoire.

Dans certaines de ces ruines, entre autres dans celles que l'on aperçoit à gauche de la route d'Alger à Laghouat, sur les hauteurs qui surplombent au sud le moulin de Djelfa, on constate une particularité bien digne de fixer l'attention des savants qui s'occupent d'études préhistoriques.

C'est la superposition au plutôt la juxtaposition sur ce point qui, tout en défendant l'entrée de la vallée, fermait l'accès d'un vaste camp retranché, dans lequel devaient se réfugier les habitants de la contrée, de trois ou quatre, peut-être même de cinq ou six civilisations différentes l'une de l'autre, qui se sont succédées et qui, à tour de rôle, ont eu une certaine durée.

A côté de murailles cyclopéennes composées de blocs énormes et de rochers encastrés solidement les uns dans les autres, sans mortier ni ciment, mais avec beaucoup de symétrie, murailles dont la construction doit remonter aux temps les plus reculés, on rencontre les cercles de pierres et les pierres debout des âges mégalithiques, les moellons taillés et cimentés ainsi que les briques cuites de l'époque romaine, sur les débris desquels les Ksouriens et les Berbères sont venus ensuite édifier leurs rempart et leurs habitations en cailloux roulés.

La muraille cyclopéenne qui se trouve dans les environs d'Hamman-Righa, et dont le *Bulletin de correspondance africaine* a donné naguère la description dans son huitième numéro, pourrait être identiquement semblable à celle du moulin de Djelfa et doit avoir eu la même destination.

Ces constructions sont-elles antérieures ou postérieures aux populations qui dorment dans l'immense nécropole de tombeaux mégalithiques que renferment les versants Est et Ouest du pâté montagneux au milieu duquel l'oued Djelfa s'est frayé un passage?

C'est ce que nous ignorons; mais la présence, dans les environs d'Hamman-Righa, de murs semblables à

ceux du camp retranché du moulin de Djelfa permet de supposer, à *priori*, qu'ils ont une origine commune et qu'à une époque fort reculée le même peuple a successivement, peut-être simultanément, habité ces deux régions, éloignées l'une de l'autre de plus de 400 kilomètres.

Au pied des contreforts couverts par les tombeaux mégalithiques de la nécropole situées au sud-est des mines du moulin, on remarque les vestiges de plusieurs monuments remontant à la même époque et qui, s'ils ne sont pas les sépultures de grands personnages, devaient alors servir aux prêtres de ces populations pour la célébration de sacrifices religieux ou celle des mystères de leur culte.

Ces monuments se sont affaissés, mais, aux empreintes laissées sur le sol, on peut parfaitement avoir une idée de ce qu'ils devaient être autrefois. Ils se composaient d'une vaste enceinte extérieure, affectant la forme elliptique, d'environ cinquante ou soixante mètres de circonférence ou peut-être davantage, formée de pierres droites ou couchées. Au milieu de cette enceinte s'en trouvaient d'autres qui, d'après les pierres amoncelées, devaient constituer une série de gradins allant en se rétrécissant jusqu'au sommet terminé, sans doute, par une plate-forme circulaire.

L'aspect de ces monuments, quant à leur forme extérieure, offre tous les caractères de ceux du même genre découverts sur divers points du globe, signalés et décrits par le savant auteur anglais Lubbock, dans son ouvrage : *L'homme préhistorique*.

M. le docteur Reboud est le premier Européen qui ait parlé des tombeaux mégalithiques des environs de Djelfa, que, plus tard, MM. Berbrugger et Mac-Carthy visitèrent en passant; mais nous ne croyons pas que les monuments dont nous parlons aient jamais été signalés.

L'ouverture d'un de ces tombeaux mégalithiques ne fit trouver, à cette époque, que quelques fragments de

tibias et une hache de pierre. En 1876, M. le capitaine de Beaumont, alors commandant supérieur du cercle, en fit fouiller deux, dans l'un desquels on trouva un certain nombre de dents humaines parfaitement conservées. L'autre contenait un crâne paraissant avoir appartenu à un nègre de forte taille. Sur le terrain environnant, entre les ruines et les tombeaux, nous avons ramassé quelques silex taillés, quelques pointes de flèches également en silex, et tout fait supposer que si l'on procédait à des recherches sérieuses dans les tombeaux de cette nécropole, on obtiendrait des résultats remarquables.

Mais une découverte des plus intéressantes, au point de vue de l'histoire des races humaines qui ont successivement habité ce pays, est celle faite, il y a quelques années, à 80 kilomètres au sud de Djelfa, d'une station préhistorique.

Cette station, qui paraît assez importante, se trouve sur un mamelon situé à 500 mètres environ au sud-ouest du ksar de Messaad, sur la rive gauche de l'oued Hamouida et sous les ruines de l'ancienne ville romaine de ce nom, dont le regretté commandant Suzzoni, tué glorieusement à Frœschviller, comme colonel de tirailleurs, avait, l'un des premiers, signalé l'existence.

Les indigènes de la contrée ont creusé dans ces ruines, auxquelles ils ont donné le nom de ksar El-Baroud, des trous en forme de silos pour y recueillir le salpêtre qui s'y trouvait en abondance.

En creusant au-dessous des ruines romaines, on traverse plusieurs couches de charbon, de cendres et d'ossements.

Par le nombre de couches superposées alternativement les unes au-dessus des autres, ainsi que par leur épaisseur, on peut se rendre compte approximativement de la durée de cette station préhistorique et en descendant dans l'un des trous creusés par les indigènes, nous avons pu compter une dizaine de ces couches. Peut-être en existe-t-il d'autres au-dessous?

En faisant enlever les pierres provenant des ruines de la ville romaine, pour la construction d'un barrage destiné à détourner le cours de l'oued Hamouida dont les eaux détruisaient les jardins de l'oasis, nous trouvâmes mélangés aux débris d'ossements, aux cendres et au charbon de la couche supérieure, deux grosses dents d'herbivores, une belle hache de pierre d'un calcaire compact à grain très fin, au tranchant parfaitement dessiné et très bien conservé, et quelques pointes de flèches en silex. Au-dessous, mais dans les cendres et les débris d'ossements de la deuxième et troisième couches, qui se trouvaient confondues, nous trouvâmes la moitié d'une défense d'éléphant, un poinçon en ivoire très bien travaillé, se terminant en pointe aux deux extrémités, un autre poinçon en silex taillé d'un fini remarquable, quelques silex taillés, lances, flèches, un couteau ou grattoir, deux haches informes et non terminées, plus un instrument formé d'un rognon en silex poli, dont une extrémité en bec de corbin pourrait bien avoir servi de percuteur.

Tel fut le résultat de nos recherches, toutes superficielles, que l'éloignement de ce point et notre départ de Djelfa, où depuis quatre ans nous étions chef du bureau arabe, nous empêcha de continuer.

Nous nous étions borné, jusqu'à ce jour, à indiquer aux voyageurs passant par Messaad cette station préhistorique en les engageant à l'aller visiter, et, depuis lors, M. le capitaine d'artillerie Bernard, de passage à Messaad, a trouvé, au même endroit, une hache en diorite dont le tranchant est complètement usé.

Dans le but de faire déterminer les espèces carnassières et autres, des animaux auxquels appartenaient les ossements qui se trouvent en quantité dans les couches de cette station, nous en avions fait transporter une caisse à Djelfa; mais les docteurs de ce poste ne purent donner aucune indication certaine à leur sujet, pas plus que sur la boîte d'un crâne très épais, ressem-

blant assez à celui d'un homme, mais auquel il manquait la face antérieure.

Ce qu'il est permis d'affirmer, c'est que tous ces ossements appartenaient à de grands quadrupèdes, probablement aux lions, aux hyènes, aux ours et aux chevaux des dépôts solutréens, et peut-être aussi à l'urus ou au bos primigénus, analogues à ceux dont plusieurs squelettes ont été découverts dans l'oued Djelfa.

Dans tous les cas, la présence parmi ces ossements de la défense d'éléphant permet d'affirmer que cet animal se trouvait également dans la région.

Cette découverte attesterait donc l'existence d'une race d'éléphants qui, dans les temps les plus reculés, aurait habité l'Afrique septentrionale et dont pourraient parfaitement descendre ceux qu'Annibal amena avec son armée, lorsqu'il pénétra dans les Gaules. Cette constatation matérielle confirmerait pleinement les déductions auxquelles s'est arrêté M. le général Faidherbe, en partant de considérations purement historiques.

Nous laisserons à de plus compétents que nous le soin d'élucider cette intéressante question.

L'examen fait à l'école supérieure de géologie d'Alger (où elle a été déposée ainsi que les autres provenant de Messaad) de l'une des dents d'herbivores, trouvée dans les débris de la couche supérieure, a permis de constater qu'elle appartenait à la race chevaline.

D'un autre côté, la hache en calcaire poli et les pointes de flèches en silex taillé présentent les caractères des objets de même nature découverts à Solutré. Enfin, le poignon en ivoire et le poinçon en silex, d'un travail fini, d'une délicatesse exquise, se rapprochent beaucoup plus des poinçons de *la Madelaine*.

D'après les objets découverts jusqu'à ce jour, la station de Messaad paraîtrait donc tenir à la fois des stations préhistoriques de Solutré et de la Madelaine et remonterait, suivant le cas, à la troisième ou à la quatrième époque quaternaire.

Peut-être appartient-elle à une époque intermédiaire; mais les fouilles qui seront faites ultérieurement, par des hommes compétents, permettront seules d'être fixé sur ce point intéressant. Le nombre de couches étagées les unes au-dessus des autres semble devoir assigner à cette station une durée de plusieurs siècles, et tout porte à croire que l'on trouvera dans les couches inférieures, demeurées intactes, des objets ou des instruments qui en préciseront l'âge exact.

Les tumulis, dont nous avons parlé plus haut, se trouvent surtout dans la partie montagneuse qui borde au Sud l'oasis et les ksours de Messaad et de Demmed. Ils couvrent une vaste surface du territoire des Oulad-Toaba et on les rencontre sur tout le parcours de la route qui, de Messaad, se rend à cette tribu et à l'oued Djeddi par la montagne, ainsi que sur les hauteurs environnantes.

En suivant le sentier rocailleux qui, du ksar de Messaad, conduit par la montagne à la gada de Demmed, où se trouvent les ruines de l'ancien ksar de ce nom, nous avons ramassé, épars sur le sol, quelques silex taillés et quelques pointes de flèches identiques à celles découvertes dans les couches de la station préhistorique de Messaad et dans les terrains renfermant la nécropole du moulin de Djelfa.

Au premier abord, ces témoins des âges préhistoriques sembleraient indiquer une certaine corrélation entre les vestiges qui existent sur ces différents points; mais, sans s'arrêter à cette supposition, on peut néanmoins conclure que toute la région, dans laquelle sont renfermés ces vestiges, a été habité à la même époque par la même race d'hommes.

Les ruines de l'ancien ksar de Demmed, qui, d'après la tradition locale, aurait été construit un jour avant la fondation d'Alger, ont une origine bien plus récente que celle de la forteresse primitive du moulin de Djelfa.

Toutefois, s'il n'y existe aucune trace des âges mégalithiques,

thiques, on y rencontre des moellons taillés et des pans de murailles encore cimentés, ainsi que des débris de poteries et de briques cuites analogues à ceux que l'on trouve dans les ruines romaines du moulin de Djelfa, qui semblent faire remonter la construction de ce poste fortifié à l'époque où les Romains étendaient leur domination jusque vers l'oued Djeddi.

La position, au point de vue militaire, était, du reste, admirablement choisie : placé à l'extrémité orientale de la gada de Demmed qui termine en cet endroit la chaîne de hauteur du djebel Ahmeur ou djebel Messaad et s'élève à pic, en émergeant au-dessus de la plaine comme un îlot rocheux inaccessible de trois côtés, ce poste, auquel on ne pouvait arriver que par le Nord, constituait une défense inexpugnable.

Appuyé à gauche sur Amoura et à droite sur Messaad, deux autres postes romains datant, sans doute, de la même époque, qui l'empêchaient d'être tourné, il défendait l'entrée du Kheneg ou défilé de Demmed, l'un des passages obligés pour pénétrer du Sahara vers le Nord, et, sentinelle avancée, surveillait au Sud l'immense plaine traversée de l'Ouest à l'Est par l'oued Djeddi.

Ce qui tend à confirmer la supposition que Demmed a été primitivement un poste romain, c'est l'examen des tombeaux que l'on rencontre dans plusieurs chambres sépulcrales situées sur la gada en dehors et au pied des murailles de l'ancienne forteresse.

D'après Lubbock, les cadavres trouvés dans les tombeaux mégalithiques, comme ceux de la nécropole du moulin de Djelfa, étaient accroupis, repliés sur eux-mêmes, les bras croisés sur la poitrine et la face tournée vers l'Orient.

Ceux des chambres sépulcrales de l'ancien Demmed sont, au contraire, étendus sous des dalles, couchés dans toute leur longueur et placés côte à côte. Chaque cadavre est séparé du précédent par une mince cloison en mortier, et, particularité assez curieuse, qui semble-

rait indiquer que les habitants étaient obligés de ménager l'espace, les pieds et la tête de chaque cadavre sont placés alternativement dans un sens et dans l'autre.

Des fouilles plus complètes permettront de constater si, dans ces caveaux funéraires, il n'existe pas plusieurs couches de cadavres placées les unes au-dessus des autres, et elles amèneront peut-être des découvertes intéressantes.

Dans tous les cas, étant donné le mode de sépulture des Berbères et des Arabes qui s'est perpétué jusqu'à nos jours, tout fait supposer que les cadavres renfermés dans les chambres sépulcrales du vieux Demmed n'appartiennent ni aux races autochtones, berbères ou ksouriennes, ni aux nomades arabes, et qu'ils ne peuvent provenir que des habitants du poste construit primitivement sur ce point par les Romains.

La même remarque qui a été faite au sujet des ruines du moulin de Djelfa s'applique à celles du vieux Demmed. C'est la juxtaposition sur les débris de la forteresse romaine de constructions berbères plus récentes, et là encore un peuple nouveau est venu greffer sa civilisation sur celle de celui qui l'avait précédé, en utilisant à son profit ce qui en restait.

C'est ce qui a fait croire, jusqu'à ce jour, que les ruines de Demmed étaient celles d'un ancien ksar berbère, alors que l'examen attentif de ces ruines et celui des tombeaux permet d'affirmer que le ksar berbère a été édifié sur les ruines de l'ancien poste romain.

Du reste, ici, la tradition locale est d'accord avec les faits constatés pour confirmer cette appréciation, car les habitants de Demmed, comme ceux d'Amoura, prétendent être les descendants des fils des Romains et les traits de leur visage diffèrent sensiblement de ceux des indigènes des ksours environnants.

Nous ajouterons, enfin, que les parties montagneuses du cercle de Djelfa renferment un grand nombre d'excavations naturelles, grottes et cavernes, qu'il serait inté-

ressant de faire visiter et étudier, car tout fait supposer que certaines d'entre elles, qui de nos jours servent encore de retraite aux malfaiteurs de la contrée pour y cacher le produit de leurs vols, ont été habitées autrefois par l'homme des âges préhistoriques.

Parmi ces cavernes, on peut citer le Kheloua-Mimouna dont l'entrée, située à l'extrémité est du Bou-Kahil, aurait sa sortie à l'extrémité ouest de la montagne qu'elle traverserait dans toute sa longueur; la caverne de Bou-Drine, au sud du ksar d'Eutla, à laquelle les indigènes attribuent une longueur hors de toute vraisemblance, puisqu'ils prétendent qu'elle viendrait aboutir à Taguin, dans le cercle de Boghar; enfin, les cavernes des Sahary Oulad-Brahim et des Oulad-Sidi-Aïssa-El-Ahdab, à l'est du caravansérail de Guelt-es-Stel, qui se trouvent dans les parties les moins accessibles du djebel Sahary et du djebel Kheider.

Ainsi que l'on peut s'en rendre compte par l'exposé qui précède, le cercle de Djelfa offre un vaste champ d'études aux personnes qui s'occupent de recherches préhistoriques, et nous serions heureux si nos renseignements pouvaient les intéresser et leur inspirer le désir de visiter les débris des âges passés que nous signalons à leur attention.

Le Capitaine HARTMAYER.

